Document generated on 05/09/2024 5:47 a.m.

Phronesis

Témoignages de cadres

Brigitte Baldelli and Camille Thouvenot

Volume 12, Number 1, 2023

Ingénierie de professionnalisation et professions du social : une dialectique des pratiques et des activités

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1095152ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1095152ar

See table of contents

Publisher(s)

Université de Sherbrooke
Champ social éditions

ISSN

1925-4873 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Baldelli, B. & Thouvenot, C. (2023). Témoignages de cadres. *Phronesis*, *12*(1), 110–116. https://doi.org/10.7202/1095152ar

Tous droits réservés © Université de Sherbrooke, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

REVUE Phronesis

Volume 12, numéro 1, 2023

Témoignages de cadres

Brigitte BALDELLI et Camille THOUVENOT

FAIRE ESS Économie sociale et solidaire (Association pour la Formation, l'Apprentissage, l'Innovation, la Recherche et l'Éducation dans le champ de l'économie sociale et solidaire), Montpellier, France.
Laboratoire COmmunication Ressources Humaines et Intervention Sociale (CORHIS-EA 07400), Université de Perpignan, France.

Pour exemplifier les thèmes de cette revue et la conclure, nous avons procédé à des entretiens à partir des trois axes de notre argumentaire :

- Culture métier, culture professionnelle et formation et particulièrement la question de la reproduction :
- Ingénierie de formation, ingénierie de professionnalisation et pratiques professionnelles
- Universitarisation et transitions professionnelles

Nous avons choisi d'interroger des personnes expertes et impliquées dans les Écoles de formation en travail social (EFTS) : trois administrateurs (trices), un directeur d'association et trois personnes, par ailleurs cadres pédagogiques, chargés de recherche et administratrice qui correspondent aux profils dits de « *marginaux sécants* ». Au sens général sécant signifie proprement ce qui se dit en géométrie : un ensemble qui a un ou des points communs avec un autre ensemble. Deux droites sécantes ont un point commun. Par extension ce qui se trouve au milieu de deux mondes, à la frontière, susceptible d'être dans un monde ou dans l'autre. Par exemple être à la fois travailleur social et universitaire. Sur le plan sociologique Crozier et Freidberg ont développé ce concept de « marginal sécant » pour désigner la place et le rôle que peuvent occuper et développer des individus qui se trouvent appartenir à des systèmes différents mais potentiellement en lien. « Marginal sécant, se dit d'un acteur qui est partie prenante dans plusieurs systèmes d'action en relation les uns avec les autres et qui peut, de ce fait, jouer un rôle indispensable d'intermédiaire et d'interprète entre des logiques d'action différentes, voire contradictoires ». (Crozier et Friedberg, 1977). Ce profil nous a paru intéressant car ces personnes pouvaient avoir des regards différents sur les trois axes précédemment cités ; nous avons choisi des marginaux sécants qui appartiennent aux deux systèmes, EFTS et universitaire, afin d'avoir leur perception des rapprochements, des alliances et mésalliances entre ces deux organisations.

Quant à nos demandes d'entretiens, les personnes enquêtées nous ont réservé un accueil bienveillant mais il a été difficile de rester sur les questions et les sujets posés. C'est souvent le propre des travailleurs sociaux mais aussi de la technique de l'entretien où les personnes interviewées digressent, se racontent, nous prennent à témoin… et où parfois il est délicat de les faire revenir aux questions posées.

En ce qui concerne le premier axe et notamment l'idée de la reproduction du travail social, nous retenons d'abord que la différenciation entre métier et profession ne va pas de soi pour au moins un de nos interlocuteurs. Ce faisant il faut reconnaître que ces concepts ne sont pas forcément univoques. « On confond souvent emploi, poste, métier et profession » (Descolonges, 1996), Ces confusions sont entretenues dans les nomenclatures professionnelles (Tourmen, 2007). Pour Dubar les professions sont des formes historiques d'organisation sociale, d'attribution d'identité et d'organisation du marché du travail, alors que le métier fait aussi appel à l'art ou ensemble des savoir-faire spécifiques. (*Op. Cit.*, 2007).

Le métier apparaît quand les personnes se rassemblent pour négocier et défendre ce qui va composer leurs tâches, leurs rôles et leurs postes. La profession apparaît comme une organisation plus structurelle qui rejoint l'idéal type de Weber et le métier comme une valorisation des manières de faire, de penser et d'agir. Comme le souligne une administratrice, les EFTS ne peuvent à eux seuls accepter la critique selon laquelle les travailleurs sociaux seraient dans la reproduction des manières de faire et donc des métiers (cf les rapports cités dans notre argumentaire) car les professionnels qui sont sur les terrains de stage sont partie intégrante de la formation même s'ils peinent à le reconnaître et qu'ils l'oublient le plus souvent, ils occupent la moitié du temps de formation.

Nous rappelons ici que certains rapports commandités ces dernières années et notamment le rapport Bourguignon relatent de fortes critiques concernant les travailleurs sociaux les accusant de privilégier leur culture métier au détriment de la culture de l'entreprise et de favoriser de ce fait la reproduction des pratiques de l'intervention sociale. Par exemple les organisations de défense des professions et notamment celles qui représentent les assistants de service social et les éducateurs de jeunes enfants (ANAS, ONES, ANEJE…) construites en silo et perpétuant une approche de l'entre-soi ne peuvent-elles être aussi questionnées sur leur responsabilité dans cette reproduction sociale du travail social qui est reconnue par nos interlocuteurs et dénoncée dans les rapports cités ? On peut se demander où se situent les responsabilités de ce mécanisme de reproduction et par qui il est entretenu.

L'un des administrateurs nous racontait cette anecdote :

> « *La première fois que je suis rentré dans le service en charge de la formation des éducateurs des jeunes enfants, j'avais l'impression de rentrer dans le saint des saints ; il y avait une vieille armoire avec les objets pédagogiques de Montessori ; ça va dans un contexte de crèche mais pas dans celui d'un conseil général.* ».

Et ici il ne faut pas oublier que les travailleurs sociaux, du fait de leur formation généraliste, peuvent travailler dans différentes organisations parfois très dissemblables les unes des autres comme les crèches et les conseils généraux.

La question est structurelle, assurent aussi nos interlocuteurs *:*

> *« c'est vrai qu'il y a de la reproduction mais ce n'est pas à la formation qu'il faut en faire le reproche, il faut remonter à la structure des qualifications, il n'y a pas de transversalité, il faut sortir de cette approche pavillonnaire mais on n'a pas réussi à faire exploser le cadre… ça met les EFTS dans une incapacité à faire évoluer leurs produits de formation, il faudrait faire une première année d'orientation, je ne suis pas sûr que ce soit la volonté des EFTS de rester comme ça ».*

Et encore nous dit ce directeur d'association :

> « *ça vient de notre histoire, les AS et les surintendantes, les ES, la sortie de la guerre, c'est ce qui a fondé le travail social et la culture métier. Ensuite on a sectorisé les publics, autiste etc… et on a inventé à chaque fois de nouvelles qualifications, CESF, TISF etc… on est rentré dans l'intervention sociale. Il y a eu toujours des éléments d'adaptation mais restent des hiatus. On nous dit qu'on forme des généralistes, et qu'on doit former des professionnels, les professionnels nous critiquent mais les directeurs ne font pas non plus leur travail d'intégration des jeunes embauchés. On essaie d'avoir moins de formateurs issus du sérail pour moins reproduire, on essaie d'être dans la co-construction, avec les professionnels, on va vers et on invente des modules spécifiques ».*

Nous savons que certains des métiers/ professions sont bien organisés, les AS par exemple avec l'ANAS, les ES avec l'ONES et parviennent à influer sur les caractéristiques des formations et notamment en ce qui concerne les changements qui pourraient mettre en péril, selon ces organisations l'identité professionnelle. Ces réflexions montrent que les points faibles de la constitution des formations et des professions sont identifiés mais aussi que les EFTS auraient besoin de davantage d'alliances avec les structures employeuses car nous assistons à un renvoi des difficultés et des responsabilités entre EFTS et organisations employeuses et chacun accuse l'autre. Une étude précédente (Baldelli et Thouvenot, 2018) menée dans un cadre transfrontalier et portant sur les rapports emploi/formation fait apparaître à travers une vingtaine d'entretiens menés avec les cadres du secteur les éléments suivants : les directeurs et chefs de service critiquent eux aussi largement les formations de travailleurs sociaux vues comme trop généralistes, pas ou peu créatives, pas assez centrées sur des apprentissages de méthodes (projets, partenariats, évaluations etc…) nous avons constaté que pour la plupart ces derniers ne parlent qu'en termes de lacunes, oubliant qu'ils sont responsables de la moitié du temps de formation, c'est-à-dire des temps de stages et donc que ce qu'ils mettent en place eux-mêmes ne serait pas efficace ; notons qu'ils n'en parlent pas, tout se passe comme s'ils étaient absents de la formation.

La reproduction sociale, concept bourdieusien, se présente par une analyse statistique de la société et notamment des effets des divers capitaux (culturel, symbolique, social) possédés par les individus ou un groupe d'individus. Lorsque l'on dénonce la reproduction au sein des EFTS, il s'agit de la reproduction des postures, des gestes professionnels, de la culture.

Selon la position occupée dans l'organisation, les enquêtés abordent différemment cette question de la reproduction. S'agissant de la réponse d'un « marginal sécant » il indique : *« on voit que la* difficulté qu'ont les professionnels c'est qu'ils sont pris non pas dans une culture métier ou profession mais dans une culture de populations ; on reste dans l'entre-soi de la même manière qu'on cache les populations ; peut-être cela va-t-il changer avec l'inclusion ? À moins qu'on continue à les prendre pour des erreurs et donc les travailleurs sociaux sont eux aussi pris comme des erreurs… c'est le statut de l'erreur qui est important. On est identifié par ce qu'on fait comme le maçon ou le plombier, les travailleurs sociaux sont à l'écart, il y a un effet miroir avec les populations dont ils s'occupent… c'est incontestablement de la reproduction qui passe par la bouche et le corps sinon il n'y a plus d'histoire ».

Les travailleurs sociaux seraient donc pris dans une logique de construction culturelle et identitaire en miroir avec les populations aidées qui sont souvent des populations invisibilisées et empêchées par rapport à la société. Si le métier de maçon ou plombier, pour suivre cet exemple, est reconnu par tous c'est que n'importe qui sait ce qu'est son travail et quelle est son utilité sociale. Il n'en va pas de même avec le travailleur social. Une radio trottoir demandant simplement qu'est-ce qu'un travailleur social, puis plus précisément qu'est-ce qu'un ES ou AS, menée chaque année dans des lieux différents par des étudiants de premières années toutes filières confondues au tout début de leur formation, produit invariablement les mêmes remarques : soit on ne sait pas, soit c'est très flou et confus, au mieux certains parce qu'ils ont des cas dans leur entourage proche peuvent citer, les assistantes sociales pour les aides, les éducateurs pour les handicapés, les aides à domicile quelques fois. Cette invisibilité bien réelle est démontrée par le peu d'importance accordée à la question de la production de connaissances et à leur valorisation en dehors de l'entre-soi cité par notre interlocuteur, et cela au moins jusqu'à l'avènement des PREFIS et PREFAS (Pôle Recherche Formations Intervention sociale). *«* Aballéa n'aura de cesse que d'expliciter pourquoi le travail social, instance traditionnellement plutôt bavarde, propose un discours qui ne laisse ni trace, ni sens, ni légitimité. Et d'expliquer que la visible invisibilité du social ou son invisible visibilité tiennent pour beaucoup à l'absence de savoirs propres d'une profession qui, mettant en pratique les différentes disciplines des sciences humaines, n'a jamais réussi à constituer un corpus théorique spécifique. *»* (cité par Tremintin, 2012).

Ce constat se poursuit chez notre autre « Marginale sécante » :

> *« Il y a forcément de la reproduction ; le système tel qu'il a été pensé et construit, avec des formateurs dans les EFTS qui devaient, pour avoir un poste, être muni d'un diplôme de travailleur social et avec un temps de formation pour moitié sur les terrains de stage avec des tuteurs eux aussi munis d'un titre de travailleur social… on n'est que dans l'entre-soi et ce système ne peut que favoriser la reproduction. Et par ailleurs malgré un grand nombre d'heures dites « transversales » entre les différentes formations on voit bien que les identités professionnelles se forment dès la première année : on est éduc, ass, eje et on reste « collé » à son métier. Il y a une espèce de narcissisme des petites différences qui renforce l'appartenance à un métier donné et cela ne s'efface pas forcément lorsqu'on devient professionnel. Ceci est encore plus vrai pour les ass qui ont réussi à avoir une déontologie et des associations professionnelles qui leur permettent d'être proches de ce que Max Weber appelait « l'idéal type de la profession ».*

La reproduction du système soutenait sa survie jusqu'à un certain point que nous semblons avoir atteint car ETFS, travailleurs sociaux et structures sont désormais traversés de part en part, par les lames de la globalisation, de l'européanisation, de la régionalisation, de la libéralisation qui imposent des recompositions d'échelle, de frontières, de passages.

Notre troisième marginale sécante :

> *« Les systèmes se reproduisent pour assurer leur survie, celui du travail social comme les autres. Cependant ce sont les effets de cette reproduction qu'il faut questionner. La logique voulait qu'après avoir été travailleur social de terrain tu pouvais poursuivre une carrière en devenant chef de service et plus tard directeur assurant ainsi la reproduction d'une culture avec ses valeurs et ses gestes professionnels. Étant entré comme ouvrier puis devenu chef, ces trajectoires montraient que l'ascenseur social fonctionnait au moins dans ce secteur. Dans les vingt dernières années la représentation même des carrières a changé. Crises et augmentation du chômage ont eu raison de cette vision ascendante. Dans le travail social comme ailleurs on voit apparaître des personnes qui se forment pour un emploi sans forcément mettre en avant la vocation, ce qui leur est largement reproché mais en se reproduisant le travail social reproduit aussi ses erreurs. Dans les EFTS sont dispensées des connaissances qui trouvent d'entrée un crédit, une légitimité auprès des responsables de formation par le seul fait qu'elles proviennent de cette reproduction. Ainsi au lieu de pouvoir détenir des savoirs prospectifs, les étudiants ont des savoirs souvent usés ».*

Concernant notre second axe d'interrogation l'ingénierie de la formation et de la professionnalisation, le débat nous a semblé plus limité et moins inspirant ; une administratrice propose : « *pour professionnaliser on pourrait créer des modules supplémentaires spécialisés par exemple sur l'autisme, le handicap ».* Cette idée est séduisante et se concrétise dans les parcours d'approfondissement optionnel de 120 heures de 2e et 3e années. Aller au-delà demande à trouver des financements mais en matière d'innovation les responsables de formation et les directions vont dans le sens de spécialiser mais sans trop au regard des référentiels de formation qui demeurent généralistes malgré les réformes. La marge de manœuvre est plutôt étroite.

Pour le directeur interviewé :

> « *On n'est pas arrivé à avoir la délégation de la certification, la DGCS a reproduit l'existant et on a perdu une occasion de devenir certificateur. Les directeurs ont leur part de responsabilité sur le manque d'innovation ; ceci dit les EFTS ont une grande liberté, il ne faut pas hésiter mais rassurer. Et oui l'alternance favorise l'émergence de nouvelles conceptions. Il faut changer le paradigme de l'alternance, envoyer faire des diagnostics sur les terrains, des recherches-actions, des études sur les territoires, les textes l'a prévu. Et par ailleurs l'apprentissage renouvelle le regard sur l'alternance, c'est une autre modalité. On est dans une logique d'appels d'offres nationaux : on essaie de passer d'une taille départementale à une taille régionale et nationale. Et on travaille à divers parcours, on crée des aménagements avec l'université et on construit des modules d'approfondissement. Je compte beaucoup sur le numérique. L'horizon des adaptations n'est pas bouché et des lignes forces semblent se dégager. Plusieurs des dispositifs présents dans les textes sont déjà expérimentés comme les stages collectifs pour la production de diagnostic* ».

La proposition suivante émane du premier *marginal sécant* déjà interrogé :

> *« On est tous dans du comptable rationnel, on s'économise, on n'a plus qu'à faire une économie partagée : comment on peut filouter pour en faire le moins possible. L'entreprise fait la même chose. L'ingénierie c'est très bien et il ne faut pas la faire disparaître à condition d'être ingénieux. L'ingénierie c'est du filoutage humain partagé… Corporellement on est dans l'alternance, on marche avec le pied gauche et le pied droit. Est-ce que c'est l'alternance qui apporte du nouveau ? Elle apporte du mouvement, on est tous des alternants. Dans nos écoles le travail avec les sites qualifiants c'est une catastrophe. Les gens qui sont sur le terrain sont pris pour des cons, ils vont finir par monter leurs propres centres de formation car on est trop condescendant. On ne fait pas couple, ce n'est que du ratage. À être un peu hautain on prend des risques, avec tous nos partenaires, dont les universités. Dans cette proposition l'ingénierie est considérée comme un outil au service d'une organisation, et non comme l'aboutissement d'un système. Il faut être agile avec le système. L'ingénierie nous fait économiser du temps et de l'énergie si elle ne prend pas la place des savoirs ».*

La deuxième « marginale sécante » moins prolixe sur l'ingénierie, propose de prendre en compte l'imaginaire que colporte l'idée de la professionnalisation qui semble agir comme un garde-fou des professions se défendant de productions jugées trop éloignées de l'entre-soi :

> *« De l'ingénierie de la formation il en faut car ça donne le cadre de travail, ou autrement dit ça organise la mise en scène sans laquelle rien ne peut se passer. Il y a ces cadres pédagogiques qui sont des artistes de l'ingénierie et ça soutient les étudiants car la formation par alternance, aux dires des alternés, c'est une gymnastique et c'est difficile à vivre. En ce qui concerne l'ingénierie de la professionnalisation, j'ai écrit un article il y a quelques années, sur la base de mes observations, pour analyser cette injonction à la professionnalisation qui nous venait du ministère et qui nous empêchait parfois de faire de l'enseignement jugé trop théorique ou magistral, voire de la recherche quand elle ne faisait pas référence « au terrain ». Le professionnel c'était le politiquement correct. On n'avait qu'à bien se tenir. Or mon analyse montre que la professionnalisation c'est avant tout de l'imaginaire, on pourrait dire de l'inconscient collectif qui permet au champ de fonctionner grâce en la croyance dans la profession ou le métier et au système de se reproduire (j'ai puisé mes références chez Levi-Strauss, Barthes, Eliade, Bourdieu, Freud et Lacan). Le titre de mon article c'est « la profession comme mythe ou « je sais bien mais quand même ». Il s'appuie sur l'hypothèse selon laquelle la profession est vécue comme idéal du moi, sur la mythification de la profession et conclut sur la nécessité du mythe pour que le monde continue de tourner, le système de fonctionner même si je sais bien mais quand même ».*

Ainsi est-on tenté de dire qu'il faut commencer par mettre à distance les imaginaires pour que la professionnalisation change.

En ce qui concerne le troisième axe concernant l'universitarisation et les transitions professionnelles, les réponses ont été plus abondantes :

Les administrateurs et le directeur soulignent :

> « *l'universitarisation, c'est du LMD ; il faut surtout faire en sorte que la responsabilité des ministères et des EFTS soit clarifiée, faire exploser aussi… que tous passent les mêmes examens aux mêmes heures car rien ne favorise la modularisation ni l'idée de parcours. Il faut être centre d'examen, c'est la condition sine qua non. On crée un parcours spécifique à chacun, on référence les parcours… on révolutionne l'Éducation Nationale* ».

Ici la proposition concerne un certain alignement avec les accords de Bologne jusqu'à la réalisation de doctorat, ce qui représente le niveau de formation le plus élevé de l'université française et qui procure des compétences d'analyse de théorisation, de synthèse, d'écriture nécessaire à la production de savoirs et de cours.

Avec cette autre réponse, prenant appui sur sa propre expérience une des administratrices revient sur la nécessité de se développer professionnellement en acquérant des savoirs structurés mais très différents, afin de pouvoir enrichir les analyses : elle critique le terme d'universitarisation :

> « *Le terme* universitarisation *m'interroge. Il ne me convient pas ; on est sur des parcours, sur des comportements réflexifs. L'université se dit dans une démarche de professionnalisation ; il faudrait trouver une hybridation des termes car on n'est pas des petits, on ne court pas après l'université. Je suis ES, mon parcours s'est construit avec ça ; puis avec les autistes ; j'ai fait une Maîtrise de psychologie, pour comprendre l'autisme. Après j'ai fait le CAFDES (formation qualifiante aux métiers de direction) car j'avais des manques du côté du management. Mais d'autres choses me manquaient alors j'ai fait un DEA en sciences politiques. Il est nécessaire d'avoir un socle de base, conceptuel, de se sortir de la pratique, et d'y réfléchir. Dans ces métiers c'est aussi la question de la fluidité de la personne qui compte plus de l'empathie sinon on ne fait pas ce métier ; les diplômes ne suffisent pas pour entrer dans ces métiers. En ce qui concerne les EFTS on essaie de se remettre en marche vers la recherche et de travailler sur l'idée d'une Haute École et dans un premier temps sur le label de campus d'excellence ».*

Pour la troisième administratrice, en accord avec la précédente, ce qu'il faudrait obtenir, « *c'est le label de campus d'excellence qui a la particularité d'un maillage sur le territoire : avec IUT, universités, associations, GRETA, CAF et labos de recherche. C'est régional et rien ne se fait sans la région et l'éducation nationale. Il faut surtout laisser court à la capacité de s'ouvrir, d'aller voir ailleurs, de faire vraiment de la formation tout au long de la vie* ». Des voies sont donc à l'étude au sein des Conseils d'Administration qui affirment la nécessité de transformer les EFTS en Hautes Écoles.

Quant au directeur :

> *« À Perpignan le lien à l'université est structurel. On est dans leurs locaux et on a des montages diplôme d'état/ licence et masters d'intervention sociale. À Montpellier aussi une liaison forte à l'université et à la faculté d'éducation plus des passerelles avec le CNAM, la fac de droit et de gestion. On a deux professeurs d'université au Conseil d'administration et on essaie d'entretenir un modèle mixte. Nos recrutements de cadres pédagogiques ne se basent pas tous sur les métiers. On prend des profils de sociologues, de sciences de l'éducation, de l'intervention sociale. Ce qui manque ce sont les compétences en numérique et en pédagogie. En fait il nous faut de vrais ingénieurs en formation et des enseignants/chercheurs ».*

Certes, la transformation passe par le recrutement de compétences diversifiées mais il faut aussi se demander comme le système EFTS peut incorporer sans les disqualifier ces nouvelles compétences. Comment le système va-t-il juguler les jeux de pouvoirs entre les irréductibles identitaristes du social, les métissés, les purs universitaires (ceux qui ont fait tout le parcours en son sein) afin de créer une dynamique positive.

Pour nos interlocuteurs marginaux sécants, le premier affirme que :

> « *Les sciences du travail social sont les sciences de demain ; j'ai lu le Manifeste, plutôt bien fait… après on va rencontrer les petites querelles. L'université se tire une balle dans le pied, elle lâche son objet en ne voulant pas que la théorie et le concept soient le cœur de son travail et en voulant se professionnaliser. Et le travail social n'y gagne rien de s'universitariser ; une école professionnelle, c'est un beau lieu, il faut affirmer ce rôle-là car l'université ne pourra pas le faire : elle ne construit que des artifices, les stages ne sont qu'administratifs. Si on devait prendre quelque chose de l'université, c'est le type de gouvernance, à la direction des EFTS on devrait tourner. Le formateur devrait être dans du concept et de la théorie, mais ce n'est pas le Graal. Qu'on aille chercher des instruments dans l'université, c'est plutôt intelligent. On devrait être dans une volonté de former les meilleurs formateurs, pousser la formation à son maximum ». L'intelligence nous dit-elle ce n'est pas de se fondre et de se perdre dans un système, fut-il universitaire, mais de savoir en capter les éléments qui fonctionnent et qui peuvent aider la transformation. Une gouvernance périodicisée pour lutter contre les affres d'un pouvoir trop centralisé dans les mains d'une seule personne ce qui conduirait au renouvellement des équipes politiques. Il rappelle subtilement que le passage entre la fonction de professionnel de terrain et la fonction de formateur n'a pas toujours été accompagné de la formation nécessaire. Aujourd'hui presque tous*

les formateurs ont un master, demain le doctorat pourrait être la ligne de mire comme dans de nombreux pays européens par exemple ».

La seconde estime que :

> *« On est dans un système bâtard et on ne sait jamais où on est : dans l'enseignement supérieur ou non ? dans la recherche ou non ? dans le concept ou dans la pratique ? Cette éternelle querelle, lutte, méfiance ou idéalisation de et avec l'université ne résout rien et maintenant on prône l'hybridation pour trouver une solution. Il y a des questions d'ordre ministériel et institutionnel c'est-à-dire à quel ministère être rattaché… si rattachement il y a et est possible dans la mesure où les EFTS sont le plus souvent des associations. Mais ceci aurait l'avantage d'un réel (r) attachement et d'une réelle reconnaissance. J'ai longtemps pensé que l'universitarisation des formations sociales était un leurre ou une esquive du problème. Des systèmes mixtes où chacun y perd son latin. Et j'ai longtemps pensé que la solution était de proposer à l'Éducation nationale de nous intégrer, sous une forme quelconque : IUT, IUP ou autres. Mais et les ministères et les corps professionnels défendaient leurs territoires, leur indépendance, leur quant à soi, leurs privilèges, leurs mythes. Sans doute une partie de la solution serait que nous arrivions à créer des sciences du travail social et une section CNU. Resterait encore à changer le système de gouvernance… et les représentations de chacun. Ce n'est pas demain la veille quand on sait que les formations sociales se sont construites dans une logique d'opposition à l'enseignement universitaire ».*

Certes, ce n'est pas demain puisque depuis au moins vingt ans le débat est sur la table. Toutefois il suffirait d'un ministre qui prenne à cœur ce dossier, une décision politique au plus haut niveau pourrait mettre fin à cette situation d'entre deux.

Bibliographie

Crozier, M., Friedberg, E. (1977). L'acteur et le système. Le Seuil.

Descolonges, M. (1996). Qu'est-ce qu'un un métier ? Presses universitaires de France.

Tourmen, C. (2007). Activité, tâche, poste, métier, profession : quelques pistes de clarification et de réflexion. *Santé Publique*, 19, 15-20

Trémintin, J. (2012). Lien Social, n° 1087, 20/12/2012.
https://www.tremintin.com/joomla/articles/78-articles-de-2011-a-2015/627-le-regard-des-assos-sur-la-protection-de-lenfance